# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **29 (1979)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.05.2024**

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# BIBLIOGRAPHIE



AUGUST STROBEL, *Der spätbronzezeitliche Seevölkersturm. Ein Forschungsüberblick mit Folgerungen zur biblischen Exodusthematik* (Beihefte zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft, 145), Berlin et New-York, Walter de Gruyter, 1976, 291 p.

Entre le XIV^e^ et le XII^e^ siècle av. J.-C., le bassin oriental de la Méditerranée a connu un des bouleversements les plus considérables de son histoire: l'invasion des « Peuples de la Mer ». Cette expansion guerrière, qui a affecté l'Asie Mineure, la Crète, Chypre, le nord syrien jusqu'aux confins de l'Assyrie, la Palestine, l'Egypte, la Libye, l'Italie, la Sicile et la Sardaigne, a provoqué l'effondrement notamment de l'empire hittite et a profondément ébranlé l'ordre international de la fin du Récent Bronze. Dans le monde classique, le souvenir de ces bouleversements s'est cristallisé autour de la légende de la guerre de Troie et de ses séquelles (voyages d'Ulysse, de Ménélas, d'Enée, etc.). A l'époque romaine encore, de nombreuses villes et peuplades du littoral méditerranéen attribuaient leur origine à un des héros de l'ère troyenne (Mopsos, Teukros, Kalchas, Amphilochos, Enée, etc). — En se proposant de faire le point sur les événements historiques qui sont à l'origine de ces traditions, A. Strobel (connu comme « Neutestamentler ») est donc obligé d'embrasser un champ immense. De la Corse à l' Assyrie, des Balkans à l'Egypte, ses enquêtes soignées et critiques le poussent à rechercher les traces de chacune des peuplades issues de ce mouvement, et cela dans des domaines aussi variés que l'archéologie, l'iconographie, la linguistique, ainsi que dans les traditions mythologiques et dans l'immense littérature de l'Antiquité tardive. Les problèmes abordés sont si nombreux et si divers que le lecteur est d'abord saisi par la crainte de se perdre dans un labyrinthe d'érudition. Mais cette crainte se dissipe — et la lecture devient passionnante — dès le moment où il s'avère que chaque page du livre contribue à l'élaboration d'une remarquable synthèse. Aussi ferme-t-on l'ouvrage de Strobel avec l'impression que le début du XII^e^ siècle n'est peut-être pas une période aussi obscure qu'on le prétend généralement. — Pour ne signaler que les points essentiels, relevons que Strobel établit, à l'aide d'arguments très solides, que le mouvement des Peuples de la Mer ne vient pas des Balkans ou d'Europe centrale, mais qu'il est issu directement de la civilisation mycénienne et qu'il s'est répandu, à partir de son épicentre égéen, vers les quatre coins de la Méditerranée. La poussée principale se produit au début du XII^e^ siècle, et elle revêt la forme d'un exode soigneusement préparé. C'est là ce que montrent, entre autres, les tablettes de Pylos. Ce départ ne paraît pas provoqué par une cause extérieure au monde mycénien. On ne relève en effet aucune trace d'une « invasion » venue du nord, et la migration dorienne, attirée par le dépeuplement des régions évacuées par les Peuples de la Mer, ne commencera en fait qu'au XI^e^ siècle. La raison du départ des Peuples de la Mer doit être cherchée dans une sécheresse catastrophique qui a affecté toute la Méditerranée orientale pendant le dernier quart du XIII^e^ siècle. Abandonnant — et parfois incendiant — leurs villes, les guerriers mycéniens embarquent femmes et enfants et partent à la conquête de nouveaux territoires. Certains peuples se scindent en plusieurs groupes. Ainsi, les Sherden, les Shekelesh et les Teresh, que nous voyons s'affronter aux armées égyptiennes sous Ramsès III, se retrouveront également en Sardaigne, en Sicile et en Etrurie, régions qui perpétuent leurs noms jusqu'à ce jour. — Les biblistes seront intéressés surtout par les développements de Strobel sur les Philistins. Les inscriptions de Medinet Habu montrent que les Philistins, originaires de Crète (Kefti, hébr. Kaftor), acceptent, après avoir été battus par Ramsès III (vers 1175) aux embouchures du Nil et en Syrie, de se laisser établir par leurs vainqueurs comme colonies de mercenaires dans les villes du sud-

ouest palestinien (Gaza, Ascalon, Ashdod, etc.). Des contingents philistins seront stationnés aussi à Megiddo et à Beth-Shean. Ainsi, les Philistins formeront peu à peu une aristocratie militaire qui s'imposera et s'assimilera au vieux fond de population cananéenne. Avec l'affaiblissement de l'Egypte au XI^e siècle, les villes philistines acquerront une indépendance de fait. Se considérant, en toute logique, comme les héritiers de la souveraineté égyptienne sur l'ensemble de la Palestine, les Philistins ne tarderont pas à entrer en conflit avec les tribus israélites établies dans les montagnes. Si l'établissement des Philistins en Palestine sous Ramsès III résulte donc d'une politique délibérée de l'Egypte, il reste à expliquer la destruction massive de la plupart des grandes villes côtières à la fin du Récent Bronze. Dans certains cas, Strobel semble attribuer cette destruction à une première vague des Peuples de la Mer, vers 1220, sous le règne de Merneptah (ainsi aussi A. Malamat), mais on regrette que Strobel ne se soit pas penché davantage sur le problème de cette « première vague ». — Dans un dernier chapitre particulièrement suggestif, Strobel évoque les analogies de structure entre les traditions d'exode des Peuples de la Mer et d'Israël. Dans les deux cas, une migration sous conduite divine a pour but de trouver un nouvel habitat. Des deux côtés, on trouve des interventions miraculeuses de la divinité, des promesses, des traditions de sanctuaires et des revendications territoriales. La Bible elle-même paraît consciente de cette analogie, puisqu'en Amos 9,7, dans un oracle dénonçant l'orgueil d'Israël, nous lisons: « Pour moi, n'êtes-vous pas comme des fils de Koushites, fils d'Israël? — oracle de Yahvé. N'ai-je pas fait monter Israël du pays d'Egypte, les Philistins de Kaftor et Aram de Qir? »

ALBERT DE PURY

## Groupe d'Entrevernes. *Signes et paraboles.* Sémiotique et texte évangélique (avec une étude de J. Geninasca et une postface d'A. J. Greimas), Paris, Le Seuil, 1977, 253 p.

Ce livre important est à ce point le résultat d'un travail de groupe que toute question de propriété littéraire individuelle y est dépassée (à l'exception toutefois de l'analyse assez différente de Luc 5,1-11 par Geninasca et de la postface du maître commun, A.J. Greimas). L'équipe de biblistes et sémioticiens qui y ont collaboré comprend huit membres: Jean Delorme, Jean Calloud, Corina Combet-Galland, Georges Combet, François Génuyt, Jean-Claude Giroud, Louis Panier et Annie Perrin. Tous font partie à Lyon du CADIR (Centre pour l'analyse du discours religieux) et assurent la publication de la revue « Sémiotique et Bible ». — Quatre fragments d'évangile sont choisis pour l'étude: deux que l'on a coutume de nommer « paraboles » (Luc 10,25-27; Luc 15) et deux que l'on caractérise comme récits de miracles (Marc 6,30-53; Luc 5,1-11, avec un titre qui résume le point de vue: « pêcher/prêcher. Récit et métaphore »). Sur bien des points ces analyses permettent de perfectionner les outils mis à la disposition des sémioticiens par Greimas. La raison en est le caractère spécifique des textes évangéliques. M. Greimas reconnaît généreusement l'apport de l'équipe à sa propre pratique de sémioticien. — Ces quatre chapitres débouchent sur une étude plus globale des paraboles et des miracles et de leur fonction dans le récit évangélique. Le lecteur y trouvera des considérations générales si neuves que, commençant éventuellement sa lecture du livre à partir de ce dernier chapitre, il éprouvera le besoin de lire en détail les quatre études minutieuses qui le préparent. Paraboles et miracles sont présentés dans ce chapitre comme des micro-récits qui relancent le récit primaire: « Les paraboles donnent au récit primaire son sens mais elles en reçoivent leur performativité; les miracles donnent au récit primaire son instrumentation mais ils en reçoivent leur signification. Ainsi les acteurs, par le détour

de ces œuvres que sont les paraboles et les miracles, prennent conscience tout à la fois des enjeux et des ressources de leur agir» (p. 212). — Comme dans toute induction à partir de quelques exemples, on peut prévoir que dans ce cinquième chapitre tout n'est pas strictement déduit à partir des prémisses. Je n'en ferai pas aux auteurs le reproche, puisque précisément ce chapitre permettra au lecteur peu habitué à la sémiotique d'en apercevoir la richesse créatrice. Il verra peut-être combien il importe de savoir analyser le travail de lecture et de surveiller les discours que celle-ci suscite. Les auteurs soulignent avec raison dans leur épilogue le point de vue spécifique du sémioticien, qui n'exclut pas d'autres points de vue légitimes, comme la recherche historique, l'exégèse «classique» ou l'herméneutique. — La démarche sémiotique, à la fois déductive et inductive, ne doit pas être conçue comme un monde clos, où d'avance la théorie fige le texte dans un schéma rigide. Toujours les sémioticiens veulent renouveler leur théorie à partir de la lecture concrète des textes. La méthode de Greimas est donc caractérisée à la fois par la rigueur des catégories employées et par une ouverture pour la découverte d'instruments encore plus précis, au contact de textes nouveaux. — Dans cet esprit d'ouverture à une mise en question il serait utile que certaines notions acceptées dans le métalangage théorique soient situées épistémologiquement d'une manière plus explicite. Il n'y a pas de catégories «innocentes». Une distinction qui revient souvent dans le livre est celle entre le «vouloir faire», le «savoir faire» et le «pouvoir faire». Cette division implique une conception de l'homme où une division entre volonté, intelligence et action est acceptée comme évidente. Dans une telle analyse l'unité profonde de l'homme est quelque peu perdue. Où situer l'émotivité dans ce schéma? Où sont les subtils passages entre la volonté, l'intelligence et les sentiments? Le modèle suppose une vue cartésienne de l'homme et de l'univers, où les pouvoirs de l'âme sont bien séparés. — La constitution du «carré sémiotique» (p. 29) présuppose un travail de précision sur des notions qui puissent s'articuler en deux axes de relations de contradiction. La précision obtenue est réelle et tout à fait valable. Mais le système exclut, dès le départ, les subtils passages entre les différentes notions. Un certain positivisme de base ne tient compte que des éléments susceptibles de la systématisation proposée. De soi, cela n'est pas une objection décisive contre la sémiotique greimassienne: elle frappe également toutes les sciences qui, pour explorer leur objet, sont obligées de le réduire à des éléments plus simples. Toute la linguistique est d'ailleurs basée sur ce principe fécond. — Le caractère «scientifique» (au sens positif du mot) de ces analyses fera peut-être regimber les exégètes «classiques», habitués à des méthodes plus intuitives. Comme instrument scientifique ils se servent des méthodes historico-critiques. Ils ne s'aperçoivent pas que leurs commentaires de textes ne comportent aucun instrument proprement «scientifique» au niveau de l'interprétation des textes: la science chez eux se situe dans l'avant (ou l'après) du texte. Ils explorent le code culturel ou l'intertextualité. Pour le texte même ils ne disposent que de leur intuition (organisée éventuellement à l'aide de concordances et de dictionnaires). — Le mérite de l'école greimassienne est, à mon avis, de supprimer les illusions. Une analyse «scientifique» d'un texte nécessite un instrument théoriquement précisé dans une métalangue. — Il y aura toujours une majorité de lecteurs qui préféreront l'analyse moins rigoureuse à l'élaboration plus «scientifique» du sémioticien. C'est une question de culture et de possibilités. Ces lecteurs tireront plus de profit d'une exégèse «classique» qui favorise l'intuition. D'une façon ou de l'autre: que le texte vive et qu'il suscite la recherche, c'est l'essentiel. La parabole du bon samaritain sera toujours intéressante à lire, avec ou sans commentaire, «scientifique», historico-critique ou plus intuitif. Mozart, même sans analyse musicale, demeure Mozart. Mais l'analyse nous aide à mieux comprendre en quoi il est Mozart.

RENÉ KIEFFER

MARTIN HENGEL, *Jésus, Fils de Dieu.* Traduit de l'allemand par A. Liefooghe (Lectio divina, 94), Paris, Le Cerf, 1977, 150 p.

L'ouvrage est avant tout une critique de ce que l'auteur appelle, par une étonnante simplification, « la thèse de l'histoire de la religion », et de Bultmann, qu'il considère comme son représentant type (et que de surcroît il aligne sur Harnack et Schoeps!). Avec raison il fait remarquer que la connaissance du milieu du Nouveau Testament a fait, ces derniers trente ou quarante ans, quelques progrès et que, par exemple, l'hypothèse d'un mythe gnostique du Sauveur, qui aurait servi de modèle pour certains types de christologie, doit être sérieusement revisée, ou que l'influence des cultes à mystères païens sur le culte et les pratiques (sacrements) des Eglises chrétiennes du monde hellénistique a été parfois surestimée. On peut regretter que l'auteur, cédant à son propre penchant, tende à tout expliquer par les origines juives du christianisme. Sa manière d'expliquer la formation de la christologie néotestamentaire, basée sur une reconstitution riche en hypothèses des origines de la formule de Rom. 1,3-4, relève plus de l'esprit de système que d'une analyse prudente et nuancée des multiples données des textes et fait oublier les obstacles qu'opposent à toute reconstitution les lacunes de nos textes en ce qui concerne, entre autres, le passage de la foi chrétienne dans les milieux hellénistiques. On fera bien de suivre l'auteur avec discernement.

CHRISTOPHE SENFT

HEINZ SCHÜRMANN, *Comment Jésus a-t-il vécu sa mort ?* (Lectio divina, 93), Paris, Le Cerf, 1977, 187 p.

L'exégète catholique d'Erfurt présente ici trois études récentes d'exégèse, suivies d'une « méditation théologique ». Il cherche à montrer comment le sens de la mort de Jésus s'enracine dans sa prédication et son comportement personnel, puis dans l'institution de la cène ; l'engagement du Christ dans son obéissance au Père représente une norme et un modèle pour tous les croyants. — La discussion serrée avec les exégètes contemporains, la riche documentation confèrent à ces études une valeur élevée. Elles permettent de constater que les études néotestamentaires se dégagent progressivement de l'influence de Bultmann.

FRANCIS BAUDRAZ

MAURO PESCE, *Paolo e gli arconti a Corinto.* Storia della ricerca (1888-1975) ed esegesi di 1 Cor 2,6-8, Brescia, Paideia, 1977, 476 p.

L'auteur veut donner de la vraisemblance à la thèse parfois soutenue selon laquelle les « archontes de ce monde » sont non, comme beaucoup l'admettent, des puissances « angéliques », mais les autorités juives de Jérusalem. Il déploie pour cela un immense effort lexicographique, linguistique et exégétique. Son argument décisif, celui du contexte, décide plutôt contre lui. En effet, la « sagesse » à laquelle Paul oppose celle de Dieu n'est pas, dans le contexte, la théologie rabbinique; elle est l'objet de la recherche des païens. La polémique antijuive n'apparaît que passagèrement en 1,18-25 et elle n'a que faire dans le débat corinthien. La thèse angélologique est loin d'être réfutée. Il n'était pourtant pas inutile de rappeler avec insistance qu'elle aussi demeure hypothèse.

CHRISTOPHE SENFT

J.T. NIELSEN, *Irenaeus of Lyon versus contemporary gnosticism. A selection from books I and II of Adversus Haereses* (*Textus Minores*, XLVIII), Leiden, Brill, 1977, 109 p. *Patristique*

Ce fascicule des *Textus Minores* réunit judicieusement les fragments des livres I et II de l'*Adversus Haereses* d'IRÉNÉE qui contiennent des citations et des allusions précises aux doctrines gnostiques. Il reproduit le texte de l'édition de Stieren, mais signale en notes les principales corrections proposées par Harvey. C'est là un utile instrument de travail... qu'on recommanderait sans hésitation dans le cadre d'un séminaire si son prix était un peu plus modique.

ERIC JUNOD

CLAUDE AZIZA, *Tertullien et le Judaïsme* (Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nice, 16), Paris, Les Belles Lettres, 1977, 329 p.

Après une introduction sur le judaïsme à Carthage juive aux IIe et IIIe siècles, l'auteur examine le rôle joué par le judaïsme dans l'œuvre de Tertullien, qu'il s'agisse de polémique ou d'influence subie. Dans sa sympathie pour Tertullien et le judaïsme, ne prête-t-il pas au premier trop de sympathie pour le second? Y a-t-il quelque vraisemblance à présenter l'hostilité de Tertullien contre le judaïsme comme la marque d'une attirance avortée? Que ces questions ne nous empêchent pas de dire l'intérêt pris à la lecture de ce livre.

ERIC JUNOD

CHARLES SAUMAGNE, *Saint Cyprien, évêque de Carthage, «pape» d'Afrique (248-258)* (Etudes d'antiquités africaines), Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1975, 195 p.

Cette étude posthume de Saumagne est déconcertante aussi bien par sa présentation que par la qualité très inégale de ses analyses et conclusions. L'auteur ignore superbement la quasi-totalité des études consacrées à son sujet: je veux dire qu'il ne les nomme, ni ne les discute. Ce procédé a l'avantage de rompre avec l'habitude funeste qui veut qu'on ne puisse écrire une ligne sans se référer de façon admirative ou polémique à X ou Y. Mais les défauts l'emportent ici largement sur cet avantage. Le lecteur, s'il n'est pas un fin connaisseur du sujet, est privé de tout repère qui l'aide à enrichir son information et à distinguer les points hypothétiques de ceux considérés comme assurés; il se laissera ainsi abuser par nombre de préjugés qui sont propres à l'auteur. Que dire du contenu du travail... sans se mettre à écrire une sorte de contre-livre? On signalera seulement la qualité des pages traitant du statut juridique de l'Eglise et des chrétiens à l'époque de Cyprien et précisant la nature et la finalité des formalités que Dèce a imposées en 250 aux habitants de l'Empire. Dans la ligne des travaux de H. Grégoire, l'auteur souligne que ces mesures ne visaient pas spécifiquement les chrétiens et que la grande majorité d'entre eux s'y sont soumis sans réticences particulières. Mais on suivra difficilement Saumagne quand il présente Cyprien après 250 comme courant après le martyre et suscitant une crise de loyalisme politique pour assurer son propre triomphe sur ses adversaires (une grande partie de sa communauté et l'évêque de Rome).

ERIC JUNOD

ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Contre les païens.* Texte grec, introduction, traduction et notes par Th. Camelot (Sources Chrétiennes, 18 bis), Paris, Le Cerf, 1977, 218 p.

Réédition attendue du *Contra Gentes.* Le père Camelot fait figurer cette fois, en face de son élégante traduction (revisée), le texte grec de l'édition mauriste (1698) en tenant compte de l'édition récente de L. Leone (1965). L'introduction et les notes sont nouvelles. Elles intègrent notamment les résultats de l'important travail de E.P. MEIJERING (*Orthodoxy and Platonismus in Athanasius, Synthesis or Antithesis?*, Leiden 1968).

ERIC JUNOD

*Histoire de la philosophie*

ABELARD, *Du Bien suprême (Theologia Summi boni).* Introduction, traduction et notes par Jean Jolivet. (Cahiers d'études médiévales, IV), Montréal-Paris, Bellarmin & Vrin, 1978. 135 p.

C'est sans aucun doute un ouvrage très important que cette traduction rend accessible au lecteur de langue française. Dans son essai d'explication et de reconstruction logique de la pensée trinitaire, Abélard, simultanément, développe une théorie de l'identité et de la différence, présente une conception des rapports du langage et de la pensée, lie la foi chrétienne et la raison naturelle, et utilise un style à la fois précis et ambigu par lequel la philosophie cherche à sauvegarder sa liberté tout en évitant le scandale.

GILBERT BOSS

ILSETRAUT HADOT, *Le problème du néoplatonisme alexandrin: Hiéroclès et Simplicius,* Paris, Etudes augustiniennes, 1978, 243 p.

C'est un ouvrage de réfutation que nous propose M^me^ Hadot. Sa critique est nourrie d'une analyse des documents profonde et subtile et les problèmes soulevés par les doctrines concernant le démiurge, l'âme, la matière ou la providence dans le moyen platonisme et le néoplatonisme se trouvent longuement et finement traités. Elle démontre, en contradiction avec la thèse de K. Praechter, que l'école néoplatonicienne d'Alexandrie et l'école néoplatonicienne d'Athènes ne diffèrent pas par leurs tendances doctrinales. K. Praechter, pour sa démonstration, s'appuyant principalement sur l'œuvre d'Hiéroclès (première moitié du V^e^ siècle) et sur « le commentaire sur le manuel d'Epictète » de Simplicius (première moitié du VI^e^ siècle). En comparant « le commentaire sur le carmen aureum » d'Hiéroclès et l'ouvrage cité de Simplicius, il constata qu'il s'agissait là d'une forme sobre et simple de néoplatonisme, dépouillée des complications hiérarchiques de l'école d'Athènes, qu'il rattachait, avec certaines nuances, au moyen platonisme (platonisme préplotinien). Il voyait aussi, chez Hiéroclès surtout, une certaine influence chrétienne. Comme Hiéroclès enseigna un temps à Alexandrie et que Simplicius y étudia, des particularités de doctrine qu'il trouvait chez ces deux auteurs Praechter fit la caractéristique de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie. C'est avec une érudition et une acuité de jugement remarquables que M^me^ Hadot,minutieusement, critique l'analyse de Praechter. L'auteur démontre que dans « le commentaire sur le manuel d'Epictète » le système théologique est celui de Damascius (diadoque de l'école néoplatonicienne d'Athènes dès 520). En ce qui concerne Hiéroclès elle montre savamment comment sa doctrine sur la matière, le démiurge, l'âme est caractéristique du néoplatonisme et proche, notamment, de Jamblique. De plus, après une longue analyse, I. Hadot conclut que la doctrine de la providence chez Hiéroclès n'est pas différente, dans ses grands traits, de celle de Porphyre ou de Simplicius.

Donc, le résultat de ses recherches montre que ni Hiéroclès ni Simplicius dans son « commentaire sur le manuel d'Epictète » ne témoignent de l'originalité doctrinale de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie; de plus, une quelconque divergence entre les deux écoles serait étonnante étant donné que les mêmes philosophes ont étudié ou enseigné également à Alexandrie et à Athènes. Il faut encore noter la présence d'un important index bibliographique et d'un index analytique très pratique.

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

ANDRÉ ROBINET, *Le Langage à l'Age classique.* (Horizons du Langage), Paris, Klincksieck, 1978, 294 p.

Cette riche étude historique des théories du langage des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles tente de restituer à la connaissance de cette époque l'abondance des perspectives selon lesquelles les classiques ont cherché à comprendre le langage en interprétant de nombreuses façons les rapports entre l'écriture, la parole, la langue, ses éléments grammaticaux, les diverses sortes de signes, les idées et les choses. L'option de l'auteur est claire. Elle consiste à suivre les faits dans leur diversité et à montrer la diversité irréductible des théories qui s'affrontent dans une même époque, rendant vaine toute tentative de réduction voulant faire coïncider les différences théoriques avec des différences temporelles: « Nous n'avons certes pas rencontré le Langage. Par contre, loin de ce retour caché de l'Essence, nous avons entendu à l'œuvre un langage d'action, un langage de mots, un langage de passions, un langage naturel, un langage artificiel, etc. [...] Les ruptures sont dans l'âge: elles y maintiennent heureusement la vie. »

GILBERT BOSS

H. G. HUBBELING, *Spinoza.* (Kolleg Philosophie), Freiburg/München, Alber, 1978, 176 p.

Ce livre (écrit en allemand) constitue une excellente introduction à l'étude de Spinoza. Il présente aussi objectivement que possible les éléments connus de la biographie du philosophe en indiquant leur source, et établit une vie de Spinoza réduite à ce qui semble historiquement attesté. Il expose ensuite clairement les divers thèmes de la doctrine en indiquant les points litigieux pour les interprètes, sans s'interdire de prendre lui-même un parti modéré. Il relève quelques aspects du spinozisme qui ont une certaine parenté avec les problèmes de la pensée actuelle. Enfin il passe rapidement en revue l'état actuel de la recherche spinoziste et donne en une trentaine de pages une importante bibliographie commentée.

GILBERT BOSS

M. GUERET, A. ROBINET, P. TOMBEUR, *SPINOZA, Ethica. Concordances, Index, Listes de fréquences, Tables comparatives.* (Informatique et étude de textes, X), Louvain, Publications du CETEDOC, Université catholique de Louvain, 1977, 540 p.

S'il fallait des preuves que l'informatique peut donner de précieux outils à l'historien de la philosophie, cet ouvrage en serait une. Il s'agit d'un index complet de tous

les termes de l'*Ethique* qui indique toutes les occurrences de chaque mot et de chacune de ses formes. Pour tous les mots principaux, les lignes où ils apparaissent sont en outre citées. Le livre est complété par diverses tables statistiques, permettant notamment de voir la répartition du vocabulaire selon les parties et les articulations du discours de l'*Ethique*.

GILBERT BOSS

KLAUS PETERS, WOLFGANG SCHMIDT, HANS HEINZ HOLZ, *Erkenntnisgewissheit und Deduktion. Zum Aufbau der philosophischen Systeme bei Descartes, Spinoza, Leibniz.* (Philosophische Texte, 3), Darmstadt und Neuwied, Luchterhand, 1975, 178 p.

Les trois textes suggestifs de la « neue Marburger Schule » rassemblés ici étudient la constitution de trois systèmes classiques à partir de l'idéal cartésien d'une déduction universelle. — K. Peters veut montrer comment le cogito de Descartes, qui doit servir de premier fondement à la déduction successive, est lui-même le résultat d'un raisonnement par l'absurde. Cette constatation permet de mettre au jour un ancrage de tout le système cartésien dans la fiction et son aliénation par rapport à la praxis concrète. — W. Schmidt, lui, met en évidence le caractère aussi bien discursif qu'intuitif de la science intuitive spinoziste. Puis, ayant défini les choses comme des négativités et la substance comme pur principe de leur déduction, il pense pouvoir montrer que le système se ferme aussi sur une pure construction de la pensée, étrangère à la matérialité réelle des choses. — Enfin, H. H. Holz voit en Leibniz un penseur plus soucieux de la diversité des faits et de leur irréductibilité à une pure déduction, quoique n'abandonnant pas l'idéal d'une science déductive. Aussi le mérite de Leibniz serait-il d'avoir posé le problème de la rationalité d'un monde de faits contingents et de lui avoir donné une solution respectant les deux exigences opposées.

GILBERT BOSS

C. E. HARTSHORNE, *Aquinas to Whitehead: Seven Centuries of Metaphysics of Religion*, Milwaukee, Marquette University Press, 1976, 68 p.

Dans ce petit livre (comprenant le texte d'une conférence donnée en 1976 à Marquette University comme "Aquinas lecture") l'auteur veut présenter et défendre sa conception de Dieu, dérivée de celles de Whitehead et des Sociniens, en l'opposant à la représentation traditionnelle thomiste. Il montre comment les trois propositions fondamentales de la théologie traditionnelle sont mutuellement contradictoires. On ne peut dire simultanément que le monde est contingent et changeant, que sa cause est un être nécessaire et immuable, et que cet être, Dieu, a une parfaite connaissance du monde, car la connaissance dépend du connu (et non inversement). La nécessité d'éliminer cette contradiction expliquerait aussi bien la doctrine aristotélicienne de l'ignorance divine des réalités contingentes, que la théorie spinoziste de la nécessité universelle. L'auteur préfère, lui, modifier la deuxième proposition pour admettre le changement en Dieu et, avec Whitehead, définir celui-ci comme un existant nécessaire et fini, pourvu de possibilités infinies qui le rendent capable de progrès. A la gloire croissante de Dieu, l'homme pourrait donc participer activement et porter justement son titre de serviteur de Dieu. Ainsi le progrès serait absolument universel, et la métaphysique ne se soustrairait pas à son mouvement, comme le prouverait la supériorité de la "process theology" de Whitehead sur la théologie thomiste,

car "we do – or can – stand on the shoulders of the great men of the past". – Chacun n'est certainement pas prêt à partager l'optimisme partial de C.E. Hartshorne, ni même à accepter le postulat réaliste du primat de l'objet sur le sujet qu'il pose à la base de sa critique comme absolument évident. Mais nul ne doutera qu'il ait réussi à réaliser son projet de s'exprimer clairement, et même si une certaine simplification est la rançon de cette clarté, la façon dont les problèmes sont posés reste intéressante.

GILBERT BOSS

*Metaphysik.* Herausgegeben von G. Jánoska und F. Kauz (Wege der Forschung CCCXLVI), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977, 486 p.

« Il fut un temps où elle était la reine de toutes les sciences, et, si on prend l'intention pour le fait, elle méritait alors parfaitement ce titre d'honneur à cause de l'importance capitale de son objet. Maintenant, dans notre siècle, c'est une mode bien portée que de lui témoigner tout son mépris, et la noble dame, repoussée et délaissée, se lamente comme Hecuba ». Cette noble dame dont parle Kant (Critique de la raison pure, B III) est évidemment la *métaphysique.* Ce qu'il en dit n'a rien perdu de son actualité. La métaphysique reste une *question* pour la philosophie. Ce volume, qui réunit 19 contributions traitant du problème que pose la métaphysique pour ses défenseurs et ses détracteurs, mérite par conséquent un intérêt particulier. — Ce recueil est précédé d'une introduction de F. Kauz, dans laquelle il présente deux études qui n'ont pu être imprimées dans cet ouvrage, à savoir « Qu'est-ce que la métaphysique? » de M. Heidegger et la conférence « Ontologie ancienne et nouvelle » de N. Hartmann. Cette présentation — au moins en ce qui concerne Heidegger — surprendra ceux parmi les lecteurs qui ne comprennent pas l'angoisse heideggerienne comme un phénomène psychotique (14, 15, 18). Entre la question de la légitimité de la démarche heideggerienne — l'expérience du néant en tant qu'expérience fondamentale — et le jugement précité, il y a une différence. Ne pouvant analyser toutes les contributions de ce livre riche et informatif, je souligne quelques aspects qui me paraissent être significatifs de la discussion autour de la métaphysique. Parmi ceux qui la rejettent, on peut d'abord distinguer un groupe de philosophes pour qui la philosophie a pour tâche principale d'œuvrer à la transformation d'une société injuste. C'est ainsi que M. Horkheimer interprète le matérialisme par opposition à la métaphysique qui oblige l'homme à assimiler son existence empirique à un idéal transempirique (cf. 109) et qui — donnant à des principes historiques l'apparence de l'éternel (cf. 112) — promet des espérances illusoires (cf. 117). Le matérialisme par contre est essentiellement « solidarité » avec l'humanité souffrante (135). — On connaît la *critique* de la métaphysique de la part de la philosophie du langage. Cette tendance est représentée dans cette publication par des essais de R. Carnap (50-78), W.V. Quine (138-159) et A. Ayer (378-403). La thèse célèbre de Carnap — dissolution de la métaphysique par l'analyse logique des énoncés métaphysiques (cf. 52) — est d'une certaine façon réinterprétée par Quine, quand celui-ci affirme que les disputes ontologiques doivent être ramenées à des discussions sémantiques (155, 156). Dans son plaidoyer pour une philosophie proche du sens commun (cf. 402), Ayer accorde à la spéculation métaphysique au moins une certaine utilité: elle nous incite à regarder de façon critique certaines opinions du « common sense » (401). — Les défenseurs de la métaphysique se disputent entre eux sur le sens et la signification du terme « métaphysique », mais aussi sur son statut propre et son fondement. W. Weischedel veut la fonder sur une « expérience métaphysique », qui comporterait deux moments: expérience de la possibilité du néant (184) et manifestation du fondement dans l'évanouissement du monde et du soi (185). Pour E. Coreth — la réflexion transcenden-

tale étant inévitable — il s'agit plutôt de découvrir ce qui fonde tout savoir: la question (245). Celle-ci est à son tour conditionnée par un pré-savoir non thématisé: l'être est l'horizon de toute question possible (247). B. Liebrucks et L. Oeing-Hanhoff envisagent le rapport entre la métaphysique et le langage: selon Liebrucks on ne peut comprendre ontologiquement le langage (192), le réduisant à l'être (comme p.ex. Heidegger), mais il est indiqué de ramener l'être au langage (195). Donc la philosophie du langage est en fait l'héritière légitime de la métaphysique, car celle-ci parlant de l'être parle du langage (cf. 201). La métaphysique en tant que théologie philosophique est selon Oeing-Hanhoff légitimée au nom d'une existence éclairée qui veut savoir ce qu'elle doit croire (305). La diversité des approches cache une étonnante continuité que l'auteur découvre dans l'idée d'une connaissance apriorique de l'absolu (306). — L'article de G. Martin traite de la forme des énoncés métaphysiques (161). La structure générale des propositions métaphysiques ne peut être apodictique (161), mais elle est aporétique et dialectique (169). Cette structure détermine selon Martin la métaphysique occidentale dans son ensemble (177). — Il serait vain à mon avis de vouloir ramener la différence des perspectives dont ce livre se veut l'expression à une identité. Toutefois dans la mesure où la philosophie n'est pas une idéologie, c'est-à-dire si la démarche philosophique est motivée par une *interrogation*, la permanence d'un même souci rend le dialogue possible. L'avenir et la crédibilité de la métaphysique dépendent de l'authenticité des apories qui précèdent les solutions: *ista scientia* — la métaphysique — *sicut habet universalem considerationem de veritate, ita etiam ad eam pertinet universalis dubitatio de veritate* (Thomas d'Aquin, Comm. de la Métaphysique, III, n. 343).

RUEDI IMBACH

## J.-T. DESANTI, *Introduction à la Phénoménologie,* Paris, Gallimard, 1976, 157 p.

Sous ce nouveau titre, c'est une nouvelle édition de *Phénoménologie et Praxis* qui paraît. Dans un avant-propos, l'auteur reprend en charge son texte de 1963 en reniant toutefois son projet original de substituer la praxis à la conscience comme fondement de la philosophie. Que reste-t-il donc? La critique de l'intention fondatrice de la philosophie dans sa tentative la plus radicale: la phénoménologie husserlienne. Aussi, le nouveau titre donné à l'ouvrage est-il délusoire: Desanti ne veut pas introduire à la phénoménologie, mais l'"annuler", c'est-à-dire "supprimer sa démarche fondamentale". Dans ce but il suit les *Méditations cartésiennes* pour montrer que cette philosophie du commencement absolu, sans présuppositions, commence en réalité par présupposer gratuitement l'existence d'un champ idéal, à l'abri de l'histoire, dans lequel le penseur-sujet absolu pourrait transposer le monde naturel pour le tenir entièrement à sa merci. Mais les caractères des données naturelles qui faisaient échapper le monde à la prise totalitaire du philosophe, et que celui-ci avait donc suspendus par l'époché, ressurgiraient dans le champ transcendental comme des noyaux inassimilables: les normes de la science éidétique, le temps et autrui feraient éclater la phénoménologie en la plaçant dans l'impossibilité d'accomplir sa tâche aporétique de les fonder et de se fonder sur eux à la fois. – Mais est-il vrai que cette circularité anéantisse l'entreprise phénoménologique, comme le pense Desanti? Ou bien faut-il dire que la phénoménologie manifeste simplement la nécessité de la circularité en philosophie?

GILBERT BOSS

# BIBLIOGRAPHIE

## 1. SCIENCES BIBLIQUES

A. Strobel: *Der spätbronzezeitliche Seevölkersturm* (A. de Pury) . . . . . 419
Groupe d'Entrevernes: *Signes et paraboles* (R. Kieffer) . . . . . 420
M. Hengel: *Jésus, Fils de Dieu* (C. Senft) . . . . . 422
H. Schürmann: *Comment Jésus a-t-il vécu sa mort?* (F. Baudraz) . . . . . 422
M. Pesce: *Paolo e gli arconti a Corinto* (C. Senft) . . . . . 422

## 2. PATRISTIQUE

J. T. Nielsen: *Irenaeus of Lyon versus contemporary gnosticism* (E. Junod) . . . 423
C. Aziza: *Tertullien et le Judaïsme* (E. Junod) . . . . . 423
C. Saumagne: *Saint Cyprien, évêque de Carthage, «pape» d'Afrique* (E. Junod). . . . . 423
Athanase d'Alexandrie: *Contre les païens* (E. Junod) . . . . . 424

## 3. HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Abélard: *Du Bien suprême* (G. Boss) . . . . . 424
I. Hadot: *Le problème du néoplatonisme alexandrin: Hiéroclès et Simplicius* (J. P. Schneider) . . . . . 424
A. Robinet: *Le Langage à l'Age classique* (G. Boss) . . . . . 425
H. G. Hubbeling: *Spinoza* (G. Boss) . . . . . 425
M. Gueret, etc.: *Spinoza. Ethica* (G. Boss) . . . . . 425
K. Peters, etc.: *Erkenntnisgewissheit und Deduktion* (G. Boss) . . . . . 426
C. E. Hartshorne: Aquinas to Whitehead: Seven Centuries of Metaphysics of Religion (G. Boss) . . . . . 426

## 4. PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

*Foi et Epistémologies contemporaines* (G. Boss) . . . . . 427
*Metaphysik* (R. Imbach) . . . . . 427
J.-T. Desanti: *Introduction à la Phénoménologie* (G. Boss) . . . . . 428
C. Rosset: *Le Réel. Traité de l'Idiotie* (G. Boss) . . . . . 429
J. Rossel: *L'enjeu nucléaire* (R. Schaerer) . . . . . 430

*Table des matières — Vol.* 111

**ERRATUM:** sur la couverture du fascicule 3/1979, il fallait lire dans le titre de l'article de Daniel Christoff: "Charles Werner, le professeur et le **métaphysicien**", et non le mathématicien.

---

Ont collaboré à ce numéro 1979–IV:

Pierre Gisel (Faculté de théologie de Lausanne), 28, Parc de la Rouvraie, 1018 Lausanne
Gabrielle Dufour-Kowalska, 8, av. des Amazones, Chêne-Bougeries, 1200 Genève
Marie-Jeanne Borel (Université de Neuchâtel), 12, rue de la Main, 2000 Neuchâtel
Denis Zaslawsky, 7, rue Lhomond, 75005 Paris
Roger Berthouzoz, 4, av. Saint-Paul, 1208 Genève
André-Jean Voelke (Faculté des Lettres de Lausanne), 85, ch. du Devin, 1010 Lausanne

---